



De Maurice Halbwachs aux nouvelles sciences de la mémoire : conséquences théoriques et pratiques

Jean-François Orianne, Lucie Da Costa Silva, Mickael Laisney, Peggy Quinette, Francis Eustache

DANS **REVUE DE NEUROPSYCHOLOGIE** 2025/4 Volume 17 , PAGES 189 À 198
ÉDITIONS **JLE ÉDITIONS**

ISSN 2101-6739

DOI 10.1684/nrp.2026.0833

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://stm.cairn.info/revue-revue-de-neuropsychologie-2025-4-page-189?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour JLE Éditions.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

De Maurice Halbwachs aux nouvelles sciences de la mémoire : conséquences théoriques et pratiques

From Maurice Halbwachs to contemporary memory studies: Theoretical and practical implications

Jean-François Orianne^{1,2},
Lucie Da Costa Silva¹,
Mickaël Laisney¹,
Peggy Quinette¹,
Francis Eustache¹

¹ Normandie Univ, UniCaen, PSL Université Paris, EPHE-PSL, Inserm, U1077, CHU de Caen, Centre Cyceron, Neuropsychologie et Imagerie de la mémoire humaine, 14000 Caen, France

² Université de Liège, Institut de recherche en sciences sociales (IRSS), Centre de recherche et d'interventions sociologiques (CRIS), Belgique
<jforianne@uliege.be>

Pour citer cet article : Orianne J-F, Da Costa Silva L, Laisney M, Quinette P, Eustache F. De Maurice Halbwachs aux nouvelles sciences de la mémoire : conséquences théoriques et pratiques. *Rev Neuropsychol* 2025 ; 17 (4) : 189-198. doi:10.1684/nrp.2025.0833

Résumé

Cet article rend hommage au philosophe et sociologue français Maurice Halbwachs (1877-1945), et plus précisément à son ouvrage fondateur *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), paru il y a tout juste un siècle. Outre le fait que ce livre débute par l'histoire romancée d'une jeune amnésique, il concerne directement les neuropsychologues, car il étend le concept de mémoire, jusqu'ici individuelle pour les psychologues, au contexte social. Le passé n'est pas simplement revécu, mais reconstruit à partir des cadres sociaux. C'est une forme d'impérialisme sociologique qui se concrétise ici par l'ambition d'établir une explication entièrement sociologique de la mémoire humaine. Ainsi, pour Halbwachs, la mémoire individuelle serait le résultat d'un dialogue permanent avec la société. Si cet auteur a fortement marqué sa discipline, légataire direct d'Émile Durkheim, son œuvre est restée longtemps étrangère aux psychologues et aux neuroscientifiques. Les choses ont évolué depuis une vingtaine d'années dans le cadre du « tournant social » des neurosciences et des nouvelles sciences de la mémoire. Cet article met l'accent sur cette évolution notable et plusieurs de ses conséquences théoriques, notamment autour des concepts de mémoire collective et de mémoire sociale, avec des applications importantes en psychopathologie et en neuropsychologie. Nous décrivons ensuite un modèle (Orianne *et al.*, 2025) qui insiste sur l'articulation entre mémoire individuelle, mémoire collective et mémoire sociale. Celui-ci « revisite » le concept de mémoire autobiographique en l'inscrivant résolument dans les interactions avec autrui et avec la société. Enfin, nous le mettons à l'épreuve avec certaines modifications de la mémoire survenant dans le trouble de stress post-traumatique.

Mots-clés : sciences de la mémoire • Maurice Halbwachs • mémoire autobiographique • mémoire collective • mémoire sociale • trouble de stress post-traumatique • résilience

Abstract

This article pays tribute to French philosopher and sociologist Maurice Halbwachs (1877–1945), particularly his seminal work “The Social Frameworks of Memory” (1925), which was published exactly a century ago. In addition to the fact that the book begins with the fictionalized story of a young woman with amnesia, it is of direct relevance to neuropsychologists because it extends the concept of memory, which psychologists had previously considered to be individual, to the social context. The past is not merely relived, but reconstructed from social frameworks. This is a form of sociological imperialism manifested here in the ambition to establish a purely sociological explanation of human memory. Thus, for Halbwachs, individual memory is shaped through a continuous dialogue with society. Although he had a strong influence on his discipline, as the direct heir to Émile Durkheim, his work remained largely unknown to psychologists and neuroscientists. Things have changed

Correspondance :
J.-F. Orianne

over the past twenty years reflecting the “social turn” in neuroscience and contemporary memory studies. This article highlights this notable development and several of its theoretical consequences, particularly regarding collective memory and social memory, with significant applications in psychopathology and neuropsychology. We then describe a model (Orianne et al. 2025) that emphasizes the link between individual memory, collective memory, and social memory. This model “revisits” the concept of autobiographical memory by situating it firmly within interactions with others and society. Finally, we apply it to certain memory changes observed in post-traumatic stress disorder.

Key-words: memory studies • Maurice Halbwachs • autobiographical memory • collective memory • social memory • post-traumatic stress disorder • resilience

■ Introduction

En 1925, il y a tout juste un siècle, Maurice Halbwachs publiait *Les cadres sociaux de la mémoire* ([1], figure 1). Cet ouvrage fondateur fait partie aujourd’hui de la mémoire collective des sociologues. Il devient aussi une référence pour la psychologie et les neurosciences cognitives : le

projet d’étudier une mémoire humaine qui transcende les individus. Dans cet article, nous décrivons les principales contributions de Maurice Halbwachs à la compréhension de la mémoire humaine, puis nous soulignons les développements théoriques actuels à la croisée des mémoires individuelles, collectives et sociales et envisageons leurs potentielles retombées pratiques, notamment en clinique.

■ Maurice Halbwachs (1877-1945)

Maurice Halbwachs est philosophe de formation et devient rapidement, avec Marcel Mauss, le successeur d’Émile Durkheim, père fondateur de la sociologie française. Il a 48 ans quand il publie *Les cadres sociaux de la mémoire* et écrit ce livre dans un contexte bien particulier, celui de l’après-guerre 14-18. Comme le souligne G. Namer en postface de l’ouvrage [2], plusieurs éléments de ce contexte historique inédit motivent Halbwachs à étudier la mémoire d’un point de vue sociologique : 1) l’expérience répétée du retour des soldats qui génère une mémoire collective de la guerre ; 2) la civilisation occidentale qui semble s’écrouler durant ce conflit pour laisser la place à un monde qui n’a plus de mémoire (où la mémoire collective de la guerre fait écran à d’autres mémoires) ; 3) l’utilisation de la mémoire collective de masse comme instrument de la prise de pouvoir politique (par ex., en Italie) ; 4) le déclin d’une mémoire nationale en France du fait de la multiplication de mémoires particulières et conflictuelles qui ne peuvent être coordonnées (mémoire juive, mémoire paysanne, mémoire ouvrière, mémoire religieuse, mémoire des femmes, etc.).

L’influence de Bergson est considérable dans le parcours intellectuel d’Halbwachs (et dans ce livre en particulier) : il est d’abord son professeur de philosophie au lycée Henri IV, devient ensuite un maître-à-penser dans sa jeunesse intellectuelle et sert enfin de cible principale à sa sociologie critique de la mémoire humaine. *Les cadres sociaux de la mémoire* sont entièrement consacrés à réfuter la thèse de Bergson, en particulier cette idée d’une « mémoire pure » (en images), particulièrement développée

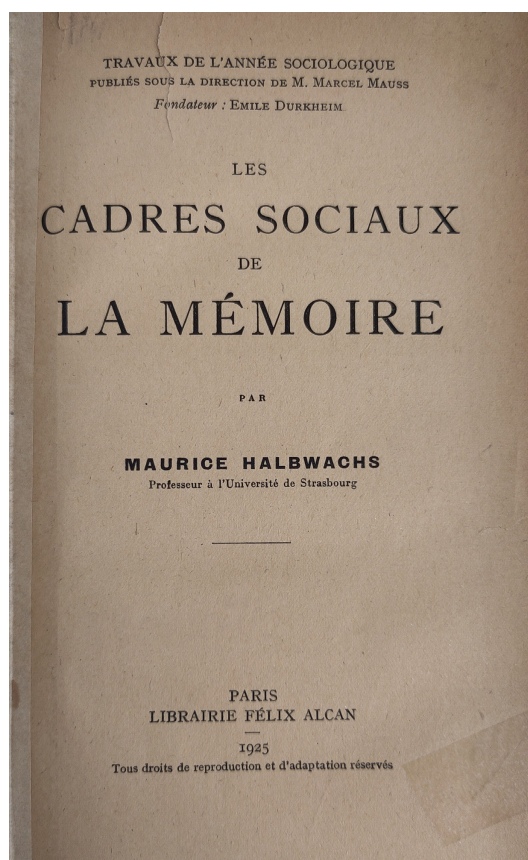


Figure 1. Page de titre de l’édition originale des *Cadres sociaux de la mémoire* (1925).

dans *Matière et mémoire*, qui nécessiterait, pour se souvenir, de s'isoler des autres et de l'action [3]. Halbwachs utilise Bergson pour le contredire : « *il pense toujours avec Bergson mais résolument contre lui* » [4]. C'est d'ailleurs un trait caractéristique de la pensée critique d'Halbwachs : le travail intellectuel implique toujours de penser « contre », sinon ce ne serait pour lui que suivre un « courant de pensée ». Pour penser contre la mémoire pure de Bergson, Halbwachs étudie les cadres sociaux de la pensée et de la mémoire individuelle, dans la première partie de l'ouvrage, et les cadres sociaux de la mémoire collective, dans la deuxième partie. « *C'est en ce sens qu'il existerait une mémoire collective et des cadres sociaux de la mémoire, et c'est dans la mesure où notre pensée individuelle se replace dans ces cadres et participe à cette mémoire qu'elle serait capable de se souvenir* » [1].

Le peu de données empiriques dont dispose Halbwachs l'amène souvent à convoquer un style d'écriture métaphorique et quelques anecdotes ou « mythes » pour soutenir ses intuitions théoriques et illustrer le propos. Dès l'avant-propos, le mythe de cette jeune esquimaude amnésique, qui retrouve des bribes de son passé quand on lui montre des images de sa vie d'avant, introduit directement le lecteur au concept de cadre (ici, un schéma symbolique qu'on lui offre pour se souvenir). L'expérience toute singulière du rêve illustre, dans le chapitre 1, l'antagonisme des cadres sociaux de la pensée éveillée et de la pensée en rêve, où le cadre social fait justement défaut, où la mémoire des autres est absente. Au chapitre 3, l'allégorie du livre d'enfant relu par un adulte permet également d'illustrer une thèse importante : le passé n'est pas revécu mais toujours reconstruit, à partir des cadres sociaux – ou visions du monde – différents chez l'adulte et chez l'enfant (si le souvenir se transforme, c'est parce que les cadres ont changé). Notons qu'on retrouve cette même forme d'écriture dans *La mémoire collective*, ouvrage publié à titre posthume [5], avec le mythe du promeneur de Londres, celui du premier jour au lycée, celui du professeur qui ne reconnaît pas un ancien élève, etc.

Trois concepts originaux sont au cœur de l'ouvrage, devenu un classique : 1) le concept de « cadres sociaux » (toujours au pluriel) qui fait d'Halbwachs le successeur direct de Durkheim ; 2) le concept de mémoire collective qui l'a rendu mondialement célèbre ; 3) le concept de mémoire sociale qu'Halbwachs préfère à celui de mémoire collective, malgré ce qu'en a retenu la postérité [6].

« *Il y aurait donc des mémoires individuelles et, si l'on veut, des mémoires collectives. En d'autres termes, l'individu participerait à deux sortes de mémoires [...], l'une intérieure ou interne, l'autre extérieure, ou bien l'une mémoire personnelle, l'autre mémoire sociale. Nous dirions plus exactement encore : mémoire autobiographique et mémoire historique.* » [5].

■ Le concept de « cadres sociaux » de la mémoire

Halbwachs partage avec Durkheim cette ambition d'étendre toujours plus loin le domaine de la sociologie. C'est une forme d'impérialisme sociologique – vouloir tout expliquer par le social – qui se concrétise ici par le projet d'établir une explication entièrement sociologique de la mémoire humaine [4]. Le caractère quelque peu excessif de la démarche rend compte d'une conviction commune : la psychologie collective (ou sociologie naissante) est l'introduction logique à la psychologie individuelle, puisque la vie individuelle naît entièrement de la vie collective [7]. Ainsi, pour Halbwachs, la mémoire individuelle serait le résultat d'un dialogue permanent avec la société : la société pose continuellement des questions et y répondre, c'est se souvenir.

C'est en comparant la mémoire dans le rêve et à l'état de veille qu'Halbwachs nous introduit au concept de cadres sociaux de la mémoire. Se souvenir, c'est reconstruire le passé, toujours au présent, à partir de différents « cadres » disponibles. Le langage constitue un élément de cadrage essentiel : les concepts et les catégories sont autant de « faits sociaux » qui permettent la classification sociale des êtres et des choses. Les repères temporels et spatiaux sont ces conventions sociales qui permettent la localisation des expériences et des souvenirs, tout comme la réflexion et les formes logiques de raisonnement. Les groupes sociaux et les institutions sociales cadrent également nos souvenirs : la mémoire des autres constitue à la fois le support et la limite de notre mémoire.

L'enjeu de cette première partie des *Cadres* vise bien à ruiner l'hypothèse bergsonienne d'une mémoire pure, individuelle, enfouie en nous sous la forme d'images. Les cadres sociaux de la mémoire sont donc tous ces « clous » sociaux avec lesquels on fixe nos souvenirs individuels, tous ces points de repère (ou catégories de l'entendement) qui forment une « vision du monde » animée par un système de valeurs. La conclusion de cette première partie porte sur l'oubli collectif. Le mouvement d'oubli collectif coïncide selon Halbwachs avec l'apparition d'une nouvelle mémoire : oublier, c'est créer un autre souvenir, à partir d'autres cadres, d'une nouvelle vision du monde, d'un autre système de valeurs.

■ Le concept de mémoire collective

La deuxième partie de l'ouvrage traite de la mémoire collective (et de ses cadres sociaux). Trois grands types de mémoires collectives y sont étudiées comparativement. Elles renvoient directement à trois institutions sociales : la famille, la religion, les classes sociales. Selon Halbwachs, la mémoire collective familiale est capable d'unifier différentes mémoires collectives, au moyen de la négociation. En contrepoint, apparaît la conflictualité de la mémoire

religieuse (par exemple, l'opposition entre mémoire dogmatique et mémoire mystique) : la mémoire religieuse exige bien souvent la destruction du passé pour reconstruire au présent une vérité intemporelle. Quant à la mémoire de classe, elle est la mémoire des hiérarchies sociales et du prestige. Halbwachs traite assez peu ici de la conflictualité pour souligner surtout l'anomie de la mémoire de la classe ouvrière (une classe ouvrière « sans mémoire »). La problématique de l'oubli collectif revient à nouveau comme élément conclusif de cette deuxième partie : l'oubli n'est pas de l'ordre de la disparition ou de la perte mais de l'ordre du déni ou du désintérêt. Selon Halbwachs, l'aliénation de la mémoire de la classe ouvrière s'explique parce qu'elle ne s'inscrit pas dans le « cadre » de la société bourgeoise. L'oubli est nécessaire car il permet de délester la société d'aujourd'hui d'une partie de celle d'hier.

Le concept de mémoire collective fait aujourd'hui l'objet de nombreux débats théoriques et d'études empiriques les plus diverses. Sa puissance suggestive est à l'origine de travaux pionniers sur la mémoire en sciences sociales et, plus récemment, inspire un « tournant social » dans le champ de la psychologie et des neurosciences cognitives [8]. Ce tournant social conduit au renouvellement de l'appareillage conceptuel dans les sciences de la mémoire avec de multiples retombées concrètes dans des domaines aussi divers que la neuropsychologie ou la psychopathologie. Dans le champ foisonnant des *memory studies* et des *memory sciences*, le concept de mémoire collective sert à désigner des objets ou phénomènes très différents, tels que des souvenirs, des rites, des mythes, des schémas symboliques, des lieux, des œuvres, des pratiques commémoratives, etc. Par ailleurs, de multiples notions voisines se développent dans la littérature scientifique, comme la notion de mémoire partagée, de mémoire collaborative, communicative, commune, sociale, etc. [9]. Comment s'y retrouver dans cette diversité quelque peu chaotique [10] ? Comment dépasser le caractère métaphorique des concepts d'Halbwachs [11] ?

Une tentative de clarification conceptuelle et d'articulation des concepts de mémoire collective et de mémoire sociale a été formulée récemment, en réservant le concept de mémoire sociale aux seules opérations de communication des systèmes sociaux et le concept de mémoire collective aux seules opérations des systèmes individuels de conscience [12, 9]. Nous en proposons une nouvelle extension à la fin de cet article. Notons d'ores et déjà que la mémoire collective n'est pas la mémoire d'un groupe mais bien celle d'individus en tant que membres d'un groupe, comme le précisent les neuropsychologues [13]. Notons également que la mémoire sociale n'est pas la mémoire collective : « la mémoire sociale n'est nullement constituée des traces laissées par la communication dans les systèmes individuels de conscience. Il s'agit au contraire d'une prestation propre des systèmes sociaux, des opérations communicationnelles, avec leur récursivité propre » [14].

■ Le concept de mémoire sociale

La sociologie contemporaine de Niklas Luhmann permet utilement de préciser les contours du concept de mémoire sociale, qui reste relativement confus et métaphorique chez Halbwachs. La mémoire sociale désigne, pour Luhmann, une opération spécifique des systèmes sociaux : elle consiste, au sein des processus de communication, en une discrimination constante entre oubli et souvenir [15]. « La fonction de la mémoire réside dans la réalisation d'une discrimination continue entre l'oubli et le souvenir, qui accompagne toutes les observations du système. La performance principale réside ici dans l'oubli : ce n'est qu'exceptionnellement qu'on se souvient de quelque chose. Sans opération d'oubli, sans libération pour de nouvelles opérations, le système serait sans avenir. » [15]. L'oubli est essentiel car il libère des capacités de traitement de l'information pour ouvrir le système à des nouvelles opérations, à de nouvelles irritations, il permet d'éviter que le système se bloque lui-même « en coagulant les résultats de ses observations antérieures » [14], – comme dans le cas du trouble de stress post-traumatique [16, 17].

Pour le système social, « la mémoire consiste en ceci que, dans toute communication, on peut présupposer comme connues certaines affirmations concernant la réalité sans avoir à les introduire dans la communication et à les justifier. La mémoire est à l'œuvre dans toutes les opérations du système de la société, c'est-à-dire dans toutes les communications » [15]. La mémoire sociale opère en continu : elle est une ré-imprégnation constante et sélective des états propres du système. Une mémoire sociale se forme par le simple fait que toute communication actualise un certain sens et donc le connaît déjà. La répétition des mêmes références offre cette ré-imprégnation continue du sens utilisable pour la communication. Certes, la mémoire sociale a besoin de la coopération des systèmes de conscience (comme pour toute communication) : la mémoire sociale ne fonctionnerait pas si des systèmes individuels de conscience dotés de mémoire n'existaient pas. Mais elle ne dépend pas de ce dont les gens se souviennent ni de comment ils rafraîchissent leur mémoire en participant à la communication.

L'écriture, l'imprimerie et les nouvelles technologies numériques constituent trois étapes-clés dans la formation et l'évolution d'une mémoire sociale autonome, indépendante des mémoires vivantes et des interactions sociales. La société moderne est composée d'une multiplicité de systèmes fonctionnels qui ont tous leur mémoire propre : le système scientifique et ses répertoires de publications, le système juridique et sa jurisprudence, le système artistique et ses galeries, musées et catalogues d'exposition, etc. L'articulation des concepts de mémoire collective et de mémoire sociale nous semble essentielle pour opérationnaliser les intuitions fondatrices d'Halbwachs. Lorsque Halbwachs traite de la mémoire collective des musiciens, il convient de bien distinguer, dans son étude de

cas [18], les opérations de communication des opérations de conscience : d'un côté, les souvenirs partagés de musiciens qui interagissent ou qui sont membre d'un orchestre, et d'un autre côté, l'institution du sens musical (le solfège, la culture musicale, les partitions, les conventions, etc.).

■ Les différentes « strates » de la mémoire humaine

Cette clarification conceptuelle permet de mieux distinguer les différentes « strates » de la mémoire humaine [19]. Selon cette modélisation, le concept de mémoire sociale désigne les opérations (communicationnelles) de sélection ou de tri entre oubli et souvenir au niveau de la société (ou d'un système social en particulier). Ces opérations instituent la réalité sociale [20], fixent des références et des structures de sens qui rendent possible la formation de souvenirs au niveau du système individuel de conscience. On peut donner l'exemple des médias de masse qui, au sein de la société moderne, assurent une fonction de mémoire sociale à l'échelle planétaire, en épinglant quelques « nouvelles », par un tri continu entre oubli et souvenir. Ce tri repose sur un système de distinction entre information et non-information, qui détermine ce qui devient visible et mémorable pour la société [15].

Deux autres types de mémoire peuvent être distingués, au sein du système individuel de conscience. D'une part, la mémoire autobiographique désigne les souvenirs personnels (mémoire épisodique) et connaissances (mémoire sémantique) qui façonnent l'identité d'un individu [21, 22]. D'autre part, la mémoire collective désigne les opérations de tri entre oubli et souvenir d'individus en tant que membres d'un groupe ou participants à une interaction [23].

La mémoire collective et la mémoire autobiographique s'influencent mutuellement à travers deux types de relations : les relations *bottom-up*, par lesquelles les individus en interaction construisent des souvenirs communs ; les relations *top-down*, par lesquelles les individus, membres d'un groupe ou d'une communauté, se souviennent d'événements ou d'éléments communs.

Les mémoires perceptives désignent les opérations du système nerveux central et périphérique, ce que l'on nomme communément les « substrats cérébraux » (et plus largement physiologiques) de la mémoire humaine.

La mémoire humaine exige donc la coopération entre trois types de systèmes : des systèmes sociaux, des systèmes de conscience et des systèmes organiques (vivants). La conscience opère donc à mi-chemin entre deux pôles bien distincts, celui des structures de sens produites et reproduites par la société et celui des perceptions (et structures sensorielles) produites et reproduites par le système nerveux (central et périphérique) et plus largement les systèmes physiologiques. Dans notre modèle, la centralité du système individuel de conscience exclut deux

formes de réductionnisme : le déterminisme biologique et le déterminisme sociologique. Ni le cerveau, ni la société ne déterminent la mémoire humaine mais l'un et l'autre offrent les conditions de possibilité d'autoreproduction de la conscience et, dès lors, conditionnent le processus de sémantisation des souvenirs. Pour autant, cette construction n'est pas un long fleuve tranquille. Des distances, voire des désaccords, exprimés ou non, peuvent survenir entre la mémoire de l'individu et les mémoires qui s'écrivent autour de lui. Dans ces situations, l'étude des récits dominants, que nous avons entreprise dans nos travaux, tout particulièrement ceux ayant trait à la mémoire des civils qui ont vécu la Bataille de Normandie, en constitue une illustration [24-26].

Ce modèle peut être mis à l'épreuve dans diverses situations. L'une d'entre elles, qui nous paraît particulièrement pertinente est la confrontation d'un individu à un événement traumatique susceptible d'entraîner le développement de troubles cliniques post-traumatiques. Le modèle est particulièrement pertinent quand il s'agit d'un traumatisme à grande échelle, largement médiatisé et ayant eu de répercussions dans l'ensemble d'une société. Dans ce cas, le modèle sera utile pour analyser les conditions de survenue de certains troubles, en particulier le trouble de stress post-traumatique, ainsi que les processus qui favorisent leur résolution et, parmi ceux-ci, la concordance ou au contraire la discordance entre les différentes strates de la mémoire.

■ Une application du modèle dans le trouble de stress post-traumatique

En France, on estime qu'une proportion significative de la population sera confrontée, au cours de sa vie, à un événement traumatique. Parmi ces personnes, environ 65 % développeraient une trajectoire résiliente [27], tandis qu'un très petit nombre de celles présentant des troubles cliniques liés à l'exposition de l'événement suivraient un accompagnement thérapeutique. En effet, malgré l'amélioration des techniques de prise en charge au cours des dernières décennies, le recours aux soins demeure particulièrement faible, passant de 21 % en 2004 à 27 % en 2010 [28].

L'un des principaux obstacles à l'engagement thérapeutique réside dans l'existence de facteurs individuels et sociaux qui empêchent l'adhésion à un processus de soin. Deux raisons sont le plus souvent avancées pour expliquer ce manque d'engagement : d'une part, la crainte d'une intensité émotionnelle trop élevée lors de la thérapie et, d'autre part, la honte associée aux réactions d'autrui, notamment la peur d'être perçu comme « fou » ou « faible » [29]. Puisque la honte est étroitement associée aux symptômes de TSPT, il apparaît que ce sentiment ne constitue pas seulement un obstacle à la prise en charge, mais qu'il peut également agir comme un facteur d'aggravation des troubles cliniques post-traumatiques [30].

Comprendre plus finement les mécanismes à l'origine de cette appréhension sociale relevée dans la littérature (peur du jugement, honte [29]) constitue un enjeu central pour lever les freins à l'engagement thérapeutique des personnes ayant vécu un traumatisme. Il apparaît dès lors essentiel d'identifier les origines de ces appréhensions ainsi que les processus qui en assurent le maintien, parmi lesquels les représentations sociales et sociétales semblent jouer un rôle déterminant.

Dans le cas d'un événement traumatique, et plus encore lorsqu'il s'agit d'un traumatisme collectif, tel que peut l'être le 13-Novembre, la mémoire sociale exerce une influence déterminante sur la manière dont cet événement résonne et s'inscrit au sein de la mémoire individuelle [31]. Cette intégration des représentations sociales au sein du souvenir individuel est rendue possible par des mécanismes de consolidation mnésique [32]. Les souvenirs nouvellement formés, initialement labiles, tendent à se stabiliser au fil du temps et deviennent plus durables. Cependant, leur réactivation, durant les interactions sociales notamment, les ramène à un état de labilité, au cours duquel ils peuvent être remaniés, transformés, voire, dans certains cas, effacés [19]. Ainsi, ces observations soulignent le rôle central des interactions sociales et des cadres sociaux dans la réécriture des souvenirs.

Ce sont par le biais de ces interactions sociales, qu'il s'agisse d'échanges interpersonnels ou de commémorations collectives par exemple, que les représentations sociales deviennent accessibles aux individus. Dès lors, deux scénarios peuvent se produire. Si la mémoire individuelle et la mémoire sociale convergent, la mémoire sociale agit comme un catalyseur dans le processus de construction et de consolidation des souvenirs. Le souvenir individuel de l'événement est alors synchrone avec les représentations collectives, on parle de récits alignés sur les récits dominants [33-34]. À l'inverse, lorsque la mémoire sociale et la mémoire individuelle s'élaborent de manière dissonante ou antagoniste, elles se trouvent toutes deux fragilisées [31]. Un individu, en manque de reconnaissance sociale, s'il a été victime d'un traumatisme, trouvera plus difficilement les voies de la résilience. Une nation divisée, confrontée à de multiples fractures internes, sera plus encline au communautarisme et à ses vicissitudes.

Deux types de cadres culturels distincts peuvent orienter le souvenir individuel. L'individu y réagit de façon active, en intégrant ces repères dans la construction de ses souvenirs ou, au contraire, en s'en distanciant. D'une part, les récits dominants guident la manière dont les expériences personnelles doivent être interprétées en fonction d'idéaux considérés comme « normaux », « héroïques » ou « justes » [33]. Ils exercent une influence normative et évaluative sur la manière dont les individus racontent et comprennent leurs propres vécus. D'autre part, les représentations « condensées », appelées *condensations mémorielles* [31], sont constituées d'ensembles structurants de récits, d'images et de symboles à travers lesquels une société ou un groupe

organise, hiérarchise et transmet ses souvenirs collectifs. Ces condensations impliquent une sélection d'éléments jugés pertinents ou importants, influencée par des facteurs culturels, politiques et émotionnels.

Ensemble, ces cadres culturels contribuent au renforcement de l'identité et de la cohésion sociales. Dans le cas d'un traumatisme collectif, la perception d'un événement à l'échelle individuelle est façonnée par ses cadres culturels qui déterminent à la fois la manière dont il convient de l'interpréter (récit dominant) et le contenu stable de ce qui doit être retenu (condensation mémorielle). Ce phénomène est d'autant plus marqué dans un monde hyperconnecté, où les échanges constants, qu'ils soient médiatisés par les nouvelles technologies ou amplifiés par les réseaux sociaux, façonnent et réactualisent en permanence les représentations en mémoire [31]. À ce jour, il est établi que la transmission des cadres culturels s'opère par l'intermédiaire de différents vecteurs, tels que les traditions, les productions littéraires et cinématographiques, les médias et, plus largement, les interactions sociales.

À titre illustratif, dans le domaine des œuvres culturelles, ce processus se manifeste par une mise en récit ou en image des façons dont les individus appréhendent des situations difficiles. Des films tels que *Rocky* ou *Il faut sauver le soldat Ryan* véhiculent ainsi des récits dominants, en promouvant des valeurs de persévérance, de résilience et de courage. Ces récits représentent la « bonne manière » d'affronter et de surmonter les épreuves, orientant l'interprétation des expériences individuelles. Cette « bonne manière » inclut généralement un ensemble de mécanismes, comprenant l'attribution d'un sens positif à l'événement, qu'il s'agisse d'un développement personnel (par ex., l'acquisition de nouveaux objectifs ou d'une plus grande autonomie), du renforcement des relations interpersonnelles (par ex., le rapprochement familial, la réconciliation), ou encore d'une réflexion existentielle approfondie modifiant la perspective sur la vie [35-36].

Néanmoins, lorsqu'il s'agit d'un traumatisme collectif, ce cadrage ne se limite pas à la simple transmission d'une « bonne manière » de surmonter l'épreuve. Il inclut également une orientation du souvenir collectif, en imposant une certaine vision de l'histoire des événements. Les victimes des attentats du 13 novembre ont ainsi été largement exposées à ces représentations médiatiques et cinématographiques de leur propre expérience traumatique, tout particulièrement à l'approche des 10 ans post-attentats. En conséquence et dans le cas d'un traumatisme collectif, la société ne transmet pas seulement un récit dominant, indiquant la manière dont l'individu doit interpréter son expérience traumatique ; elle propose également une manière « légitime » de représenter son traumatisme au niveau individuel et collectif.

La manière dont ces représentations collectives lacunaires influencent le souvenir et l'expérience individuelle constitue une question prometteuse. Ces représentations semblent pouvoir moduler de manière significative la

mémoire et l'expérience de toute victime de traumatismes collectifs, soulignant l'importance de recherches futures pour en saisir l'ampleur et les mécanismes.

■ Cadres sociaux et situations individuelles

Au sein d'un groupe ou à l'échelle d'un pays, les cadres sociaux sont intériorisés et véhiculés par chacun des membres. Par conséquent, chaque individu élabore des attentes quant à la manière dont une victime de traumatisme devrait représenter son expérience, et ses réactions dépendent de l'alignement ou de l'écart du récit de la victime par rapport aux cadres culturels établis. En ce sens, une étude menée auprès de 1872 participants met en évidence que les récits individuels d'expériences négatives qui apparaissent en décalage avec les récits dominants sont généralement moins bien évalués que ceux qui sont conformes aux récits dominants [37]. De plus, les individus jugent plus favorablement les auteurs de récits conformes aux récits dominants que ceux qui ne le sont pas [37-38]. Cette réception pourrait en partie expliquer pourquoi les victimes de traumatismes, dont les récits sont souvent en décalage avec les cadres culturels, peuvent être victimes de stigmatisation [39] et d'évitement [40]. Elles pourraient également expliquer pourquoi la crainte d'invalidation sociale est fréquente chez les personnes ayant vécu ce type d'expérience, et pourquoi, dans certains contextes, des activations émotionnelles et symptomatiques peuvent survenir, pouvant potentiellement biaiser la mise en mémoire de ces interactions.

Il est ainsi socialement attendu que les victimes de traumatismes intègrent ces cadres culturels dans leur récit personnel. Cependant, la littérature scientifique indique que cette intégration est souvent difficile chez les victimes d'événements traumatiques [41]. Elle est, en revanche, plus fréquemment observée chez les auteurs d'actes répréhensibles que chez leurs victimes. Par exemple, certains agresseurs terminent leurs récits en exprimant de la culpabilité et en évoquant une résolution positive du conflit [42]. Ce faisant, ils ajustent leur récit de manière à s'aligner sur les cadres culturels et à préserver une image valorisante d'eux-mêmes au sein de leur groupe social.

Lorsque la représentation en mémoire est ainsi transformée, elle peut, au fil des interactions, subir de nouvelles adaptations, allant parfois jusqu'à de véritables reconstructions dépourvues de toute référence factuelle. Les recherches sur la transmission intergénérationnelle approfondissent l'étude de ces phénomènes en analysant comment les remaniements successifs des souvenirs au sein d'une même famille peuvent conduire à une distorsion progressive, voire complète, de l'événement originel. C'est dans ce cadre que s'inscrit le projet *Transmitting historical consciousness*, mené auprès de quarante familles allemandes dont les grands-parents avaient soutenu le parti nazi [43]. Les résultats montrent que les descendants, confrontés à l'impossibilité de concilier les représentations

initiales avec les cadres culturels, reconstruisent progressivement leur histoire familiale en valorisant, voire en héroïsant, les souvenirs transmis par leurs aînés, tout en effaçant les actes socialement répréhensibles du passé familial.

À la lumière de ces observations, une question importante se pose : pourquoi les victimes de traumatismes, dont les actes semblent généralement moins discordants avec les thèmes valorisés par les cadres culturels que ceux des auteurs d'actes répréhensibles, rencontrent-elles davantage de difficultés à intégrer ces cadres dans leurs représentations de l'événement et dans leurs récits ? Deux explications peuvent être avancées.

La première concerne les conséquences psychologiques de l'exposition à l'événement traumatique. L'exposition à un événement traumatique peut conduire à des dérégulations émotionnelles, entraînant l'activation de symptômes tels que l'hypervigilance ou la dissociation [44-45], qui engendrent une souffrance cliniquement significative et que l'individu cherche à éviter. C'est pourquoi l'évitement expérientiel constitue une caractéristique centrale des troubles liés à l'expérience d'un traumatisme [46]. Il se définit comme la tendance à réduire, contrôler ou supprimer toute expérience interne jugée aversive, qu'il s'agisse de pensées, d'émotions ou de souvenirs [47]. Cet évitement, efficace pour réduire l'inconfort associé à l'activation de symptômes de TSPT, entrave néanmoins les processus de reconsolidation nécessaires à l'intégration des cadres culturels dans le souvenir individuel.

La seconde piste explicative concerne le contenu des représentations sociales. Par le biais d'un mécanisme de condensation mémorielle, ces représentations impliquent que les détails complexes d'un événement collectif soient réduits en images, phrases ou métaphores, rendant ainsi ces représentations plus accessibles et faciles à mémoriser. L'expérience individuelle est, dès lors, noyée dans une mémoire sociale et la reconnaissance personnelle de la souffrance peut être amoindrie [31]. Dans de tels cas, certaines victimes contestent la validité de ces représentations dominantes, jugées inadéquates ou irrecevables.

■ Un alignement impossible avec les cadres culturels

La condensation mémorielle joue un rôle central dans la formation et la transmission des représentations dominantes. Cette simplification peut également produire des biais ou des omissions significatives, parfois mal vécues par les personnes victimes de traumatismes. Par exemple, dans l'étude de Baumeister *et al.* [42] portant sur des victimes d'agressions interpersonnelles, il apparaît que ces dernières soulignent les aspects négligés ou effacés de leur expérience individuelle, en insistant sur les provocations répétées, les séquelles physiques et émotionnelles durables, ainsi que sur l'injustice et la cruauté des actes subis.

En effet, en simplifiant des événements complexes, la condensation mémorielle peut constituer une forme de « double peine » pour certaines victimes. D'une part, elle entraîne une dilution de l'expérience individuelle dans un récit collectif. Les victimes deviennent alors les symboles d'une tragédie partagée, leur singularité étant souvent éclipsée au profit d'une narration uniforme et simplifiée [31]. D'autre part, cette standardisation peut susciter un sentiment d'injustice, conduisant certaines victimes à contester la validité de ces représentations et à élaborer des récits alternatifs (*counter-narratives*). Ces récits alternatifs s'écartent des cadres attendus pour restituer une version plus fidèle à leur vécu et à leurs propres perspectives [33].

Perspectives d'interventions

Les représentations sociales et les cadres culturels semblent donc exercer une influence déterminante sur le souvenir individuel de l'événement traumatique, mais éga-

lement sur le développement du TSPT et sur les processus qui conduisent à sa résolution. L'étude de l'intégration de ces cadres dans les récits de victimes de traumatismes montre qu'un alignement favorise une meilleure adaptation sociale [48] et s'accompagne d'indicateurs positifs de santé psychologique et de bien-être [33]. À l'inverse, l'absence d'intégration de ces cadres est associée à une adaptation psychologique plus fragile [33] et à un risque accru de rejet social [37] (figure 2).

Plusieurs pistes d'intervention peuvent être envisagées afin de réduire la stigmatisation, ainsi que la honte qui y est associée et qui est reconnue comme un frein majeur à l'engagement dans les soins des personnes ayant vécu une expérience traumatique. Selon le modèle proposé par Strang et al. [49], l'invalidation ressentie par les personnes souffrant de troubles de santé mentale peut être conceptualisée comme un large éventail d'expériences stigmatisantes. Plus précisément, ces auteurs identifient quatre types d'expériences stigmatisantes : la stigmatisation intériorisée (adoption des attitudes sociales négatives),

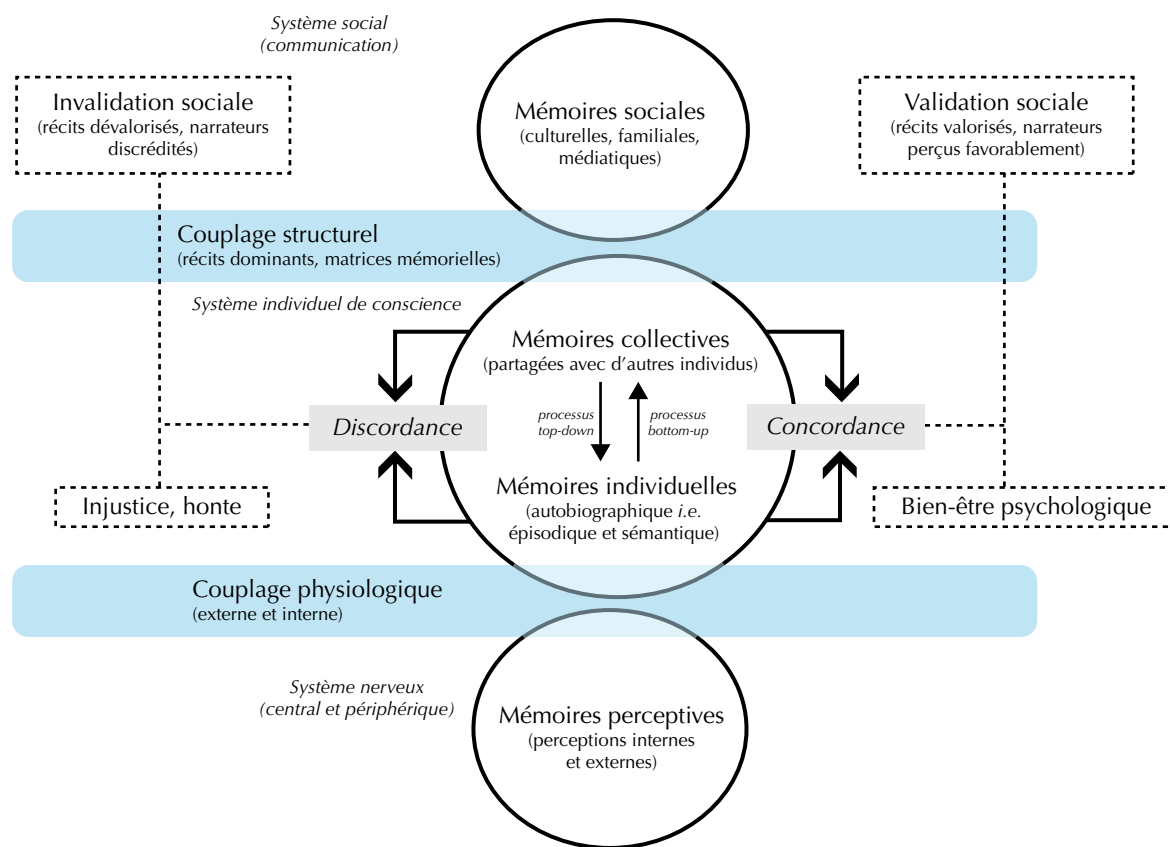


Figure 2. Les différentes « strates » de la mémoire humaine : modèle pour l'étude du processus de sémantisation. Figure adaptée de Orianne et al., [19].

La mémoire sociale désigne les opérations de tri entre oubli et souvenir au niveau de la société (ou d'un système social en particulier). La mémoire autobiographique comprend à la fois les souvenirs personnels et les connaissances sémantiques façonnant l'identité [21-22]. La mémoire collective désigne le tri entre oubli et souvenir des individus au sein d'un groupe [23]. Ces deux types de mémoire interagissent via des relations bottom-up (construction de souvenirs communs par interactions) et top-down (influence des représentations collectives et sociales sur la mémoire individuelle). Enfin, les mémoires perceptives renvoient aux substrats cérébraux (et plus largement physiologiques) de la mémoire humaine.

la stigmatisation perçue, la stigmatisation anticipée et la stigmatisation secondaire (voir autrui subir une invalidation sociale pour des raisons similaires).

Plus concrètement et conformément aux recommandations de Stangl *et al.* [49], au moins deux pistes peuvent être mises en avant. Premièrement, l'élargissement des données disponibles sur la stigmatisation et la discrimination liées à la santé mentale constitue un levier essentiel pour améliorer les interventions et les programmes destinés à y remédier. Deuxièmement, la mise en place de formations spécifiques et/ou de réformes institutionnelles apparaît nécessaire pour garantir un environnement de soins exempt de stigmatisation. Enfin, une troisième piste peut être envisagée : intégrer, dans les protocoles de prise en charge, des actions de psychoéducation à destination des proches, visant à sensibiliser aux symptômes du TSPT et à souligner l'importance d'encourager et d'accueillir l'expression du vécu, même lorsque celle-ci suscite de l'inconfort ou s'écarte des cadres culturels habituels. En réduisant la stigmatisation perçue, ces mesures pourraient ainsi faciliter l'engagement thérapeutique des victimes d'événements traumatiques et les rendre actrices de leur propre prise en charge, favorisant ainsi la résilience.

Conclusion

Si l'ouvrage pionnier de Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, publié il y a juste cent ans, reste d'une grande actualité dans le champ des *memory*

studies, c'est qu'il contribue encore aujourd'hui à un profond renouvellement de l'appareillage conceptuel pour l'étude de la mémoire humaine. En théorisant la mémoire « au-delà de l'individu », Halbwachs a offert à la psychologie et à la neuropsychologie les concepts fondateurs de mémoire collective et sociale. Cette approche joue désormais un rôle décisif dans le champ de la clinique, permettant notamment de modéliser plus finement les interactions qui régissent la mémoire traumatique et son évolution. Il apparaît désormais que le destin d'un souvenir traumatique, sa réactivation pathologique ou sa résolution, ne se joue pas en vase clos, mais dépend intrinsèquement de la résonance collective et sociale de l'événement. La manière dont les représentations collectives mettent en avant ou occultent un traumatisme joue un rôle déterminant dans la reconnaissance, par l'individu, de la validité et de la légitimité de son expérience. ■

Remerciements : les auteurs remercient les collègues et étudiants avec lesquels ils ont échangé sur ces concepts de mémoire autobiographique, mémoire collective, mémoire sociale, et leur pertinence dans le cadre de la compréhension du trouble de stress post-traumatique. Merci à madame Agnès Revelin pour la photographie de la première page de l'édition originale des *Cadres sociaux de la mémoire*.

Liens d'intérêts : les auteurs déclarent ne pas avoir de lien d'intérêts en rapport avec cet article.

Références

1. Halbwachs M. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Félix Alcan, 1925.
2. Namer G. « Postface ». In : Halbwachs M. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel, 2024. pp. 299-367.
3. Bergson H. *Matière et mémoire : essai sur la relation du corps à l'esprit*. Paris : Félix Alcan, 1896.
4. Hirsch T. « Présentation ». In : Halbwachs M. *La psychologie collective*. Paris : Flammarion, 2015. pp. 7-42.
5. Halbwachs M. *La mémoire collective*. Paris : PUF, 1950.
6. Sabourin P. Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs. *Sociologie et sociétés* 1997 ; 29 (2) : 139-161.
7. Halbwachs M. *La psychologie collective*. Paris : Flammarion, 2015.
8. Hirst W, Rajaram S. Toward a social turn in memory: an introduction to a special issue on social memory. *J Appl Res Mem Cogn* 2014 ; 3 : 239-243.
9. Orianne JF, Eustache F. Collective memory: between individual systems of consciousness and social systems, *Front Psychol* 2023 ; 14.
10. Olick JK. Between Chaos and Diversity: Is Social Memory Studies a Field? *Int J Politics Cult Soc* 2009 ; 22 (2) : 249-252.
11. Laikhuram P. Collective Memory: Metaphor or Real? *Integr Psychol Behav Sci* 2023 ; 57 (1) : 189-204.
12. Orianne JF. Mémoire collective et mémoire sociale : apports de la sociologie à une théorie générale de la mémoire. *Biologie Aujourd'hui* 2023. 217(1-2), 65-72.
13. Roediger HL. 3rd. Three facets of collective memory. *Am Psychol* 2021 ; 76 (9) : 1388-1400.
14. Luhmann N. *La société de la société*. Paris : Exils, 2021.
15. Luhmann N. *La réalité des médias de masse*. Paris : Diaphanes, 2012.
16. Mary A, Dayan J, Leone G, Postel C, Fraise F, Malle C, et al. Resilience after trauma: The role of memory suppression. *Science* 2020 ; 367 : 6479.
17. Brewin CR, Gregory JD, Lipton M, Burgess N. (2010). Intrusive images in psychological disorders: Characteristics, neural mechanisms, and treatment implications. *Psychol Rev* 2010 ; 117 (1) : 210-232.
18. Halbwachs M. La mémoire collective chez les musiciens. *Revue philosophique* 1939 ; 136-165.
19. Orianne JF, Peschanski D, Müller J, Guillery B, Eustache F. The process of memory semantization as the result of interactions between individual, collective, and social memories. *Cortex* 2025 ; 183 : 1-14.
20. Searle J. *La construction de la réalité sociale*. Paris : Gallimard, 1995.
21. Tulving E. How many memory systems are there? *American Psychologist* 1985 ; 40 : 385-398.
22. Conway MA. Memory and the self. *J Mem Lang* 2005 ; 53 : 594-628.
23. Roediger HL 3rd, Meade ML, Bergman ET. Social contagion of memory. *Psychon Bull Rev* 2001 ; 8 (2) : 365-71.
24. Da Costa Silva L, Mengin A, Orianne JF, Eustache F, Quinette P. 80 ans après : évolution et nature des symptômes post-traumatiques chez des civils exposés à la Bataille de Normandie. *Bulletin de l'Académie Nationale de Médecine* 2025. doi:10.1016/j.banm.2025.03.004.

25. Gagnepain P, Vallée T, Heiden S, Decorde M, Gauvain JL, Laurent A, et al. Collective memory shapes the organization of individual memories in the medial prefrontal cortex. *Nat Hum Behav* 2020 ; 4 (2) : 189-200.
26. Olick JK. The reality of collective memory. *Curr Opin Psychol* 2026 ; 67 : 1021572025.
27. Bonanno G, Westphal M. Resilience to Loss and Potential Trauma. *Annu Rev Clin Psychol* 2010 ; 7 : 511-535.
28. Mott JM, Hundt NE, Sansgiry S, et al. Changes in psychotherapy utilization among veterans with depression, anxiety, and PTSD. *Psychiatr Serv* 2014 ; 65 : 106-112.
29. van den Berk Clark C, Moore R, Secrest S, et al. Factors associated with receipt of cognitive-behavioral therapy or prolonged exposure therapy among individuals with PTSD. *Psychiatr Serv* 2019 ; 70 : 703-713.
30. Henning KR, Frueh BC. Combat guilt and its relationship to PTSD symptoms. *J Clin Psychol* 1997 ; 53 : 801-808.
31. Eustache F, Hoibian S, Klein Peschanski C, Müller J, Peschanski D. *Faire Face. Les Français et les attentats du 13 novembre 2015*. Paris : Flammarion, 2025.
32. Tse D, Langston RF, Kakeyama M, et al. Schemas and memory consolidation. *Science* 2007 ; 316 : 76-82.
33. Syed M, McLean KC. Master narrative methodology: A primer for conducting structural-psychological research. *Cult Divers Ethn Minor Psychol* 2023 ; 29 : 53-63.
34. McLean K, Syed M. Personal, master, and alternative narratives: An integrative framework for understanding identity development in context. *Hum Dev* 2016 ; 58 : 318-349.
35. McAdams DP, Bowman PJ. "Narrating life's turning points: Redemption and contamination". In: McLean K, editor. *Turns in the road: Narrative studies of lives in transition*. Washington DC : American Psychological Association; 2001. pp. 3-34.
36. McAdams DP. *The redemptive self: Stories Americans live by*. Oxford : Oxford University Press, 2006.
37. McLean KC, Delker BC, Dunlop WL, et al. Redemptive stories and those who tell them are preferred in the U.S. *Collabra Psychol* 2020 ; 6 : 39.
38. Guo J, Klevan M, McAdams DP. Personality traits, ego development, and the redemptive self. *Pers Soc Psychol Bull* 2016 ; 42 : 1551-1563.
39. Clapp JD, Sowers AF, Freng SA, et al. Public beliefs about trauma and its consequences: Profiles and correlates of stigma. *Front Psychol* 2023 ; 13 : 992574.
40. Guay S, Billette V, Marchand A. Exploring the links between post-traumatic stress disorder and social support: Processes and potential research avenues. *J Trauma Stress* 2006 ; 19 : 327-338.
41. Hunt N. Master narratives. *Applied Narrative Psychology*. Cambridge : Cambridge University Press, 2023. pp. 42-62.
42. Baumeister RF, Stillwell A, Wotman SR. Victim and perpetrator accounts of interpersonal conflict: autobiographical narratives about anger. *J Pers Soc Psychol* 1990 ; 59 : 994-1005.
43. Welzer H, Moller S, Tschuggnall K. "Opa war kein Nazi": Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengedächtnis. Frankfurt : Fischer Tb, 2002.
44. Chiba T, Ide K, Taylor JE, et al. A reciprocal inhibition model of alternations between under-/overemotional modulatory states in patients with PTSD. *Mol Psychiatry* 2021 ; 26 : 5023-5039.
45. Yehuda R, Hoge CW, McFarlane AC, et al. Post-traumatic stress disorder. *Nat Rev Dis Primers* 2015 ; 1 : 15057.
46. Orcutt HK, Reffi AN, Ellis RA. "Experiential avoidance and PTSD". In : Tull MT, Kimbrel NA (eds). *Emotion in posttraumatic stress disorder: Etiology, assessment, neurobiology, and treatment*. Amsterdam : Elsevier Academic Press, 2020. pp. 409-436.
47. Hayes SC, Wilson KG, Gifford EV, et al. Experiential avoidance and behavioral disorders: A functional dimensional approach to diagnosis and treatment. *J Consult Clin Psychol* 1996 ; 64 : 1152-1168.
48. McLean KC, Boggs S, Haraldsson K, et al. Personal identity development in cultural context: The socialization of master narratives about the gendered life course. *Int J Behav Dev* 2020 ; 44 : 116-126.
49. Stangl AL, Earnshaw VA, Logie CH, et al. The Health Stigma and Discrimination Framework: a global, crosscutting framework to inform research, intervention development, and policy on health-related stigmas. *BMC Med* 2019 ; 17 : 31.